



No. 3

Karl Barth disparaît son œuvre restera

KBA 8480

Jacques de Senarclens

■ Sous le coup de l'émotion et de la tristesse qui nous atteignent, il faut faire provisoirement le point sur le rôle immense que Karl Barth a joué dans la théologie du XXe siècle.

Après une période où son prestige allait toujours croissant, ces dernières années ont semblé ternir son autorité. De plusieurs côtés, l'on posait des points d'interrogation. A la suite de Bonhoeffer, l'on parlait volontiers de son « positivisme », comme s'il était à tel point enfermé dans la théologie que les soucis des hommes et surtout des collectivités lui auraient échappés. Ce n'est d'ailleurs pas une accusation récente.

Dès l'apparition de son *Römerbrief* en 1922, il fut accusé de souligner tellement la gloire de Dieu, qu'il ne restait plus rien pour l'homme. Barth accueillait ces critiques avec le sourire, plein d'amitié d'ailleurs. Récemment encore, il me disait : « Nous passons par une grave réaction ; je l'avais prévu ; elle n'en est pas moins douloureuse. » Il conservait néanmoins sa sérénité.

Jusqu'au bout du christianisme social

On a peut-être un peu oublié que Barth s'était affilié dans les années 1911 à 1918 à la théologie libérale et au christianisme social. Il a poussé ce chemin jusqu'au bout. Puis, brusquement, il reçut un choc, en constatant que tous ses grands maîtres de la théologie allemande, profondément

installés dans leur technique historique ou exégétique, n'avaient pas su voir ce qu'il y avait d'inhumain dans la mystique politique qui aboutit, en Allemagne, à la guerre 14-18. Ces conséquences politiques lui ouvrirent les yeux sur ce que la théologie de l'époque avait de théorique.

Il s'engagea alors dans un grand débat, en comparant des hommes comme Hegel et Schleiermacher avec l'apôtre Paul. Ce fut une période d'intense activité, dont sa correspondance avec Edouard Thurneysen donne une idée. Cette confrontation aboutit alors à son fameux commentaire sur l'épître aux Romains. On lui a beaucoup reproché la formule qui résume son commentaire : « Dieu est le tout autre ». Mais on n'a pas toujours compris dans quel contexte cette formule avait pris naissance. En réalité, il reprochait au protestantisme moderne de partir de l'homme pour remonter à Dieu, d'insister par conséquent sur la religion naturelle de cet homme, sur une piété qui appartenait dans une large mesure à sa culture.

Barth découvre à ce moment que le christianisme tout entier dépend d'un seul fait : que Dieu parle, intervienne, se révèle, s'incarne, prenne en main la cause de l'homme. Si cet événement a eu lieu, qui ne dépend aucunement de nous, mais qui se trouve être la libre disposition de Dieu lui-même, alors nous nous trouvons devant un fait de première grandeur.

Toute la théologie de Karl Barth résulte de cette option : ou bien cette intervention a eu lieu et il vaut la peine de s'en préoccuper, ou bien nous sommes livrés à nos sentiments et à nos intuitions et dans ce cas la religion ne mérite guère notre intérêt. Il est évident qu'une telle proposition entraîne en contradiction avec tout le courant du protestantisme moderne, avant tout centré sur l'homme, depuis le XVIIIe siècle.

(suite page 11)

Karl Barth disparaît son œuvre restera

(suite de la première page)

Mais il est non moins clair qu'en opérant ce renversement, Barth renouait avec la grande tradition classique de la théologie : avec les Luther, Calvin, Augustin et surtout l'apôtre Paul. Mais, loin de s'évader dans une théologie spéculative, dogmatique au mauvais sens du terme, Barth s'aperçut en même temps que si l'on prenait au sérieux l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ, le centre de la théologie ne se trouvait plus dans le ciel, mais bien sur la terre, dans la personne même de Jésus-Christ. On ne peut plus désormais séparer Dieu de l'homme ni l'homme de Dieu.

Voilà le noyau de sa *Dogmatique* : Dieu n'est connaissable que dans son action pour l'homme, non pas seulement pour les chrétiens mais pour tous les hommes, qui sont déterminés évidemment par les conditions politiques et économiques dans lesquelles ils vivent.

Si la théologie de Barth a eu un tel retentissement dans le monde entier, c'est en raison précisément de cette constante articulation du théologique sur l'humain.

Son œuvre exige la concentration de l'être tout entier

On a dit que cette œuvre était difficile. Je ne crois pas qu'elle le soit, surtout du point de vue intellectuel. Je connais de nombreuses personnes fort simples qui s'en nourrissent. Elle est difficile parce qu'elle exige une concentration de l'être tout entier. Il s'agit d'une théologie priée et qui oblige à l'obéissance : d'une théologie engagée, toute l'histoire de cet homme le démontre. Loin de s'enfermer dans son cabinet de travail, ou plutôt parce qu'il pratiquait une théologie très poussée, rejetant les banalités dont beaucoup de chrétiens se contentent, à cause même du dynamisme de l'Évangile, il se trouvait projeté dans l'action. Il a milité dans l'Église confessante allemande. Après la guerre, il a été appelé dans les pays de l'Est pour aider l'Église à faire face à la situation nouvelle. Il a joué son rôle en Suisse et les États-Unis l'ont accueilli un peu plus tard. On a rarement vu un théologien aussi

profond pénétrer aussi loin dans les problèmes les plus concrets.

En réalité, je crois que les principaux services que Karl Barth a rendus à notre génération peuvent se résumer comme suit :

D'abord, il eut le courage de reprendre la théologie au sérieux, de l'aimer et de la cultiver comme la plus belle des sciences. Il a toujours pensé que personne ne pouvait respecter la théologie, aussi longtemps que ses serviteurs eux-mêmes lui préféreraient la philosophie, l'activisme ou le sentiment.

En second lieu, il n'a jamais décollé de la réalité la plus concrète. Beaucoup de non-théologiens l'ont mieux compris que les spécialistes : il reçut des prix scientifiques, littéraires et l'on chercha à l'embrigader dans toutes sortes de mouvements politiques.

En troisième lieu, et c'est peut-être le principal, il a rompu avec une théologie avant tout technique et académique, pour redécouvrir au travers d'Anselme une intelligence capable de se développer dans le cadre de la révélation, sous le stimulant de la foi et de la prière. Cette théologie fut à coup sûr, dans sa méthode au moins, celle des plus grands et c'est sous l'effet de la sécularisation moderne qu'elle est devenue une science descriptive et avant tout d'érudition. Et le plus intéressant, c'est que cette théologie vigoureuse devint la plus capable d'atteindre l'homme et de l'aider dans ses problèmes sociaux et politiques.

Enfin, il fut un grand théologien, à cause de son humilité. Pas la moindre ombre de vantardise, une limpidité sans prétention, une humanité généreuse et presque familière.

Son prestige international

Barth n'aimait pas qu'on le flatte. Je me souviens d'une conversation que nous eûmes au bord du lac Léman, au moment où je lançais la traduction de la *Dogmatique*. J'avais préparé un prospectus très élogieux pour recueillir des souscriptions. Il me le fit corriger et me donna une réponse analogue qu'il envoya naguère au président des partisans de la paix, qui cher-

chait à l'embrigader : « Je déteste la propagande. Je l'admets pour vendre des cigarettes ou des bas nylon, mais la théologie ne peut être traitée comme un objet à vendre. »

Et néanmoins, presque sans le vouloir, il déclencha un mouvement qui dépassa largement l'Allemagne d'il y a trente ans. Il participa activement à de nombreuses et importantes rencontres œcuméniques. Invité tout spécialement au Concile Vatican II, il eut le regret de décliner cette offre, pour raisons de santé, mais se rendit deux ans plus tard à Rome pour des entretiens au niveau le plus élevé. Il est certain que plusieurs théologiens catholiques éminents se considèrent aujourd'hui comme ses disciples.

Comment nier que nous avons besoin d'une théologie aussi profonde dans le temps de mutation que nous traversons ? Même ceux qui la contredisent la reconnaissent. Hélas, plusieurs paraissent l'avoir mal compris, ce qui ne rend service à personne. Personne ne nous demande de l'accepter comme un oracle, mais peu de gens censés oseront affirmer qu'on peut mener aujourd'hui une existence théologique sans aucune référence à cette œuvre.

Notre deuil est grand, mais ses livres demeurent, et surtout, comme il l'a longuement exposé à la fin de sa *Dogmatique*, le Seigneur est vivant. Cette phrase, dit-il, est si simple qu'un enfant peut la comprendre, mais elle est en même temps si profonde que le plus grand esprit ne peut la sonder. Le Christ nous précède aujourd'hui encore. Nous ne sommes pas ses successeurs. Nous ne pouvons que le suivre là où il nous devance et c'est à lui que nous rendons grâce pour l'œuvre et l'amitié de Karl Barth.

Jacques de Senarclens.